

Traductions psychiques et appareils de langage

Isabelle Lasvergnas

Volume 32, Number 1, 2024

Les antichambres du langage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1114605ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1114605ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (print)

1911-4656 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lasvergnas, I. (2024). Traductions psychiques et appareils de langage. *Filigrane*, 32(1), 65–79. <https://doi.org/10.7202/1114605ar>

Article abstract

Dealing with the infant's earliest inner work to use language and with some mnemonic vestiges belonging to this primary psychic temporality which can become apparent in the analytic cure and in the transference, the author pays particular attention to the archaic language of the sign, the obscure side of words that lie between acting and speech (Donnet), and to formless traces in the patient's discourse (Winnicott, Press). The life of words in the analyst's listening will be brought up in conclusion. Three clinical examples serve as illustrations.



Traductions psychiques et appareils de langage

Isabelle Lasvergnas

Résumé: Traitant du travail de l'entrée dans le langage chez l'enfant du premier âge, et de certains vestiges mnésiques de cette temporalité précoce qui peuvent se révéler dans la cure analytique et dans le transfert, l'auteure s'attarde sur le langage archaïque du signe, la part obscure de mots qui se situent entre l'agir et la parole (Donnet), et sur des traces informes dans le discours du patient (Winnicott, Press). La vie des mots dans l'écoute de l'analyste sera évoquée en conclusion. Trois exemples cliniques servent d'illustration.

Mots clés: traductions psychiques; protolangage; symbolisation/figuration; informe; *Verneinung*

Abstract: Dealing with the infant's earliest inner work to use language and with some mnesic vestiges belonging to this primary psychic temporality which can become apparent in the analytic cure and in the transference, the author pays particular attention to the archaic language of the sign, the obscure side of words that lie between acting and speech (Donnet), and to formless traces in the patient's discourse (Winnicott, Press). The life of words in the analyst's listening will be brought up in conclusion. Three clinical examples serve as illustrations.

Keywords: psychic translations; protolangage; symbolization/figuration; formless; *Verneinung*

Il faut porter en soi un chaos pour pouvoir mettre au monde une étoile qui danse.
(Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*)

Dans la psychanalyse contemporaine, l'attention portée aux mécanismes d'acquisition du langage chez l'*infans* a mis l'emphase sur les apories du modèle de la première topique dont on pourrait dire brièvement qu'il ne rend compte, au fond, que d'un fonctionnement intrapsychique apte au travail du préconscient et à la dynamique du refoulement. Ou pour le formuler autrement, qu'il rend compte d'une entrée suffisamment heureuse de la psyché infantile dans les mécanismes de la symbolisation.

Apportés essentiellement depuis les années 1960, les ajouts métapsychologiques successifs à ce premier modèle freudien ainsi qu'à la seconde topique ont entraîné une modification de la sensibilité de l'écoute de

l'analyste et son décentrement vers des traces sensori-motrices au fondement du Moi et de ses relations d'objet.

« Condamné à investir » dit Piera Aulagnier (1982) du petit humain, condamné à *traduire et à se traduire* un ensemble de sensations plus ou moins diffuses ou invasives en une capacité de repérage interne et d'auto-interprétation. On pense par exemple à l'impact d'éprouvés somato-corporels qui équivalent chez le tout jeune enfant à une auto-représentation primaire de soi : être la vomissure inchoative qui a pu se saisir de lui ; être l'odeur qui empestait lorsqu'il allait à la toilette. Ces traces mnésiques brutales sont l'archaïque d'un moule identificatoire. Peuvent s'y dévoiler en après-coup une violence constitutive de l'image narcissique du sujet et une avant-scène pré-langagière du Moi dans la prégnance conservée d'une force d'effraction interne et ses reliquats d'angoisses.

Mais l'*infans* est aussi condamné à investir la multiplicité des configurations expressives d'un langagier qui lui est transmis et qu'il devra à son tour trouver/re-crée.

Dès son émergence, et d'emblée, le langage commun est double, culturel, et rigoureusement singulier dans son appropriation par l'*infans*. Que ce soit l'onomatopée métaphorique du « couac » de l'enfant au canard de Jones ou le *fort-da* de l'enfant à la bobine, ou qu'il soit déjà signifiant linguistique préexistant et clairement nominatif, « Maman ! Papa ! Bébé ! Lolo ! », surgit dans ce complexe verbal à la fois sonore et figuratif la conjugaison dans une expérience buccale et sensuelle d'un éprouvé du corps et d'un mouvement moteur ; ainsi qu'un premier dire pré-subjectivé en tant que lecture interprétante d'un ensemble de signes que l'enfant relie entre eux, et que condense le signifiant verbal choisi. C'est là la chambre du langage où se joue la force libidinale qui anime les premiers actes langagiers de l'enfant.

C'est le grand mérite et la richesse de la clinique avec les enfants autistes de projeter en avant-scène la prééminence historique d'une ancilangue (Aulagnier, 1984) dans la psyché. Par comparaison, il serait illusoire dans la rencontre avec le patient névrotique adulte de penser atteindre des vestiges mnésiques datant avec certitude du temps mythique de la naissance de la langue. « Nous ne saurons jamais la prononciation des langues mortes », nous rappelle poétiquement Danielle Treton (2011, p. 164), néanmoins, certains symptômes insistants dans la communication peuvent nous faire penser à l'enfant du premier âge et ses trébuchements pour parvenir à dire et à se dire. Souvent, des traces primitives subsistent sous la forme de stases figées dans la cure et dans le transfert, ou d'un protolangage plus parlant

que ne l'est le contenu du flot verbal qui se déploie en parallèle, par exemple ce qui va emprunter la forme d'un acharnement dans l'énoncé du discours ou encore les manifestations plus ou moins infimes d'un segment corporel du Moi (Lacan), comme les doigts des deux mains qui se nouent et se dénouent chez un analysant allongé sur le divan.

Trois évocations cliniques me serviront d'illustrations.

Premier exemple : le langage archaïque du signe

Je pense en premier au cas d'une jeune femme probablement schizophrène relaté dans des supervisions. Tout donnait à croire à partir du lourd dossier médical qui la suivait depuis l'enfance qu'il s'était agi d'un cas de psychose précoce. Résidente dans une maison d'hébergement à visée psychothérapique, la jeune femme peuplait sa chambre de toutes sortes de débris, pierres ramassées dans la rue, bouts de ficelle, bouts de papier, graffitis, bougies, résidus alimentaires qu'elle disséminait comme autant de petits autels à même le plancher, ou dont elle couvrait les murs, et auxquels elle semblait conférer une vie propre, et de toute évidence une vertu de compagnonnage dont elle refusait de se séparer. Les règlements de la maison qui lui imposaient de devoir faire un minimum de ménage dans sa chambre lui faisaient violence : une violence d'autant plus forte que l'implicite, tout autant que l'explicite de ces demandes qui impliquaient un lien relationnel à l'autre et une reconnaissance de l'altérité, lui étaient psychiquement inaccessibles. Aussi bien que parfaitement inintelligibles d'un simple point de vue rationnel et sanitaire.

On pouvait postuler que chez cette jeune femme, chacune de ces « choses » qu'elle éparpillait autour d'elle n'était pas parvenue au stade d'une unité signifiante. Néanmoins et sans doute leur accumulation avait-elle pour elle une fonction relationnelle minimale, et leur accumulation une tentative de visée contenante. Sans parler, tout aussi probablement, d'une fonction animique, proto-magique, de ces sortes d'amulettes que l'on met dans la tombe des défunts pour les protéger aux portes de l'enfer et les accompagner dans la mort. La jeune femme pour sa part, évoquait abondamment « Jésus ».

Dans ce symptôme comportemental massif, ce que la jeune femme ne parvenait pas à traduire dans une forme langagière dûment arrimée à l'aire de la culture, elle en donnait à voir à son insu une première forme d'émergence. Dans cette présentification d'elle-même, et dans ce qui pouvait apparaître à un premier regard comme un pullulement d'objets « sans qualités »

qui mettait à rude épreuve la tolérance de l'équipe soignante, il nous fallait savoir lire une première forme de langage. C'étaient des balbutiements de signes, du genre de ceux qui durent précéder, au cours des millénaires du processus d'homínisation, ce qui allait devenir dans une écriture infiniment complexe peintures rupestres et hiéroglyphes. On se souviendra que pour nos lointains ancêtres les traces du gibier dans la boue ou la neige furent les premiers signes parlants.

S'il était possible de pressentir dans cette mise en scène la tentative d'un balisage et d'un départage entre un monde externe ressenti comme hostile et un environnement plus apprivoisé, ainsi que la projection spatialisée d'un état interne de morcellement, on pouvait aussi y reconnaître la manifestation d'une interruption dans l'épreuve titanesque qui incombe au petit humain, dans les 18 premiers mois de son existence, de transformer une somme de sensations confuses ou invasives, en forces de vie et de bagage interprétatif.

Deuxième exemple : lorsque les mots dans la cure se situent «entre l'agir et la parole» (Donnet, 2007)

L'activité motrice du parler dans la cure est un signe de l'inconscient. Nathalie Zaltzman énonce : «les mots engendrent ; les mots transforment ; les mots détruisent», ce à quoi elle ajoute «les mots sont précaires, précieux, dangereux» (2006, p. 85-86). Les qualificatifs ne sont pas fortuits. Ils désignent la qualité affective d'un discours dont l'opacité est le premier support transférentiel.

Un *faire des mots* qui est de l'ordre du pulsionnel, ainsi que leur *pathos* pour emprunter la terminologie d'Aby Warburg (Knappe, 2008), voire la puissance magique que leur attribue la psyché infantile, prend toujours le pas sur leur signification lexicale et leur part abstraite et dépersonnalisée.

Derrida parlerait quant à lui d'une écriture *disséminatrice du mot*. Une *semence est déposée* qui contamine de l'intérieur le signifiant verbal et son impact subjectif et intersubjectif. Nous reconnaissons ici l'opposition lacanienne fondamentale signifiant-signifiés.

Être à l'écoute des «allures de la séance» et de ce qui procède «continûment [...] par sensations et éprouvés, rythmes et assonances» est une part importante du contact émotionnel premier de l'analyste avec son patient (Danon-Boileau, 2007). Lorsque les modalités énonciatives du discours dans une séance ou succession de séances ont la véhémence d'un martellement, ou lorsqu'elles sont faibles comme une voix qui s'éteint et

cherche à disparaître, c'est l'impact de l'action physique du martellement, la rage ou le désir des coups donnés, ou l'étiement psychique de la dépression, qui résonnent d'abord. Les variations de la tonalité sonore-phonique dans la voix du patient sont pour l'analyste des indices forts d'une répétition inconsciente qui se joue dans le hic et nunc de la séance, et dans le transfert.

Jacques Press (2010) et Laurent Danon-Boileau (2022) nous rappellent que c'est dans la présence d'une parole prononcée dans l'instant pour un autre que pourra lentement émerger chez le patient un nouvel espace de symbolisation langagière. Une parole qui se tisse devant le dédicataire à qui elle s'adresse, et une composition à deux, à comprendre comme un espace de superpositions proto-figuratives entre le discours du patient et les associations le plus souvent silencieuses qui lui feront écho chez l'analyste.

Flora se plaint bruyamment de la dureté de sa vie. C'est la sonorité de cette plainte qui me sollicite en premier dans cette phase éprouvante de la cure qui dure depuis plusieurs mois. La patiente est « seule, sans amour dans sa vie ». « On » attend d'elle qu'elle « performe » dans un travail qui l'épuise, pour lequel elle est « incompétente » et qui la met « en état de *burn-out* permanent ». La voix de plainte insiste, elle envahit l'espace des séances, elle est un cri que l'analyste ne semble pas entendre. L'objet imaginaire que je représente dans ce moment de la cure m'assigne à la place du témoin indifférent. Je suis sans compassion « pour une vie qui n'en est pas une » et insensible aux exigences matérielles écrasantes de la psychanalyse.

C'est du côté d'une compulsion du dire et d'un fixisme des formulations verbales dans lesquels s'épuise la patiente, et au fil des semaines qui m'épuisent moi-même, que je cherche une clé de figurabilité qui pourrait être parlante pour Flora. Me revient alors de ma petite enfance une image angoissée : le souvenir des deux marionnettes accolées du théâtre du Jardin du Luxembourg à Paris, Gendarme battant comme plâtre pauvre Guignol qui gémit et appelle au secours. Je dis à ma patiente qu'elle me communique la sensation d'être impuissante dans un corps-à-corps destructeur. Flora récuse cet éprouvé-image que je lui propose, mais dont elle capte pourtant le caractère de duel guerrier, en répliquant : « Non, ce n'est pas ça du tout ! Dans un corps-à-corps au moins il y aurait quelqu'un contre qui je pourrais me battre et sur qui je pourrais cogner » – ce qu'elle est en train d'agir dans le transfert, sans pouvoir le mentaliser.

Puis elle reste silencieuse un long moment. À ma question « Que se passe-t-il ? », elle répond que lui est venue la vision d'un lac aux eaux glacées et sombres au milieu duquel une femme se noie sous les ricanements d'une

bande d'enfants sur la berge. Les deux versants de la conjugaison de deux imaginaires – de mon côté, un corps-à-corps de bastonnade et, de celui de la patiente, l'éprouvé-image d'un « je me noie » sous des doigts pointés et des quolibets railleurs – donnent une forme scripturale à l'éprouvé transférentiel qui envahit la temporalité en cours dans le travail analytique.

J'y perçois la réactivation condensée de plusieurs moments de l'histoire de ma patiente ayant déjà fait l'objet d'interprétations. Mais je pressens aussi que le rappel dans cet « actuel » du transfert de l'un ou l'autre de ces divers moments ne ferait qu'amplifier la désintringation pulsionnelle à l'œuvre dans les soubresauts interrelationnels que nous traversons. La projection massive sur l'analyste d'une image maternelle sourde aux besoins de son enfant ranimait dans le Moi la conviction d'être aux prises avec une présence résolument hostile.

Un rêve entre deux séances séparées par moins de vingt-quatre heures nous mettra sur la voie. J'en donnerai un fragment : la présence de deux tantes du côté maternel, dont l'une, socialement beaucoup plus démunie que l'autre, annonce à ma patiente qu'elle vient d'adopter un chiot de quelques jours. Le chiot est minuscule, il tient dans le creux d'une main. Qui plus est, il se rapetisse au fur et à mesure du rêve, jusqu'à prendre la taille d'un insecte. « Ce chiot n'est pas sevré ! » se formule à elle-même avec effroi Flora dans le rêve. Mais la tante « sans cervelle » semble ne pas se soucier de la teneur de l'alimentation qu'elle s'apprête à donner à cet animal à peine né.

Le besoin vital pour le nourrisson de l'enveloppe-abri que procure un sein tout puissant est à l'évidence un des noyaux latents du rêve. À la nourriture inadéquate proposée au petit chiot fera écho la pauvreté apparente dans les associations de la patiente. De fait, Flora fait globalement partie de ces patients dont on dit qu'ils « n'associent pas ». Sa difficulté profonde à se laisser aller à des pensées associatives en séance, ou à investir ses productions oniriques et la part d'elle-même qui s'y révèle, était la contrepartie d'une tension intérieure qui ne la lâchait à peu près jamais : somme toute, l'équivalent d'un raidissement physique face à un danger imminent. Ainsi le chiot qui se ratatinait au point de disparaître dans le creux de la main.

Son identification dépressive à la tante *démunie* – *non-munie*, autant dire *sans munitions* – était la translation dans le rêve de sa conviction douloureuse depuis toujours, d'être *constitutivement* marquée par le manque dans toutes les entreprises de son existence, qu'elles soient professionnelles ou amoureuses, ou qu'il s'agisse de la relation avec son analyste.

La teneur du discours me mettait au contact d'une agressivité inhérente aux pulsions d'auto-conservation (Lacan, 1948) – mordre, boire, avaler, mâcher, recracher – et d'oscillations entre introjects par l'oralité et états de chaos concomitants dans un appareil psychique non encore suffisamment individué par rapport au corps maternel : une autre signification figurative du chiot non sevré. L'angoisse qui se dégageait traduisait l'indigeste des aliments psychiques proposés dans la cure.

Pour l'analyste, cela lui rappelait, si besoin était, qu'à la racine du langage et son imaginaire, il y a en premier la charnalité d'un corps maternel (Lasvergnas, 2017). Dans le transfert, aussi bien que dans le rêve, j'incarnais la reviviscence d'un objet tutélaire froid et distant.

Or il se trouvait que, dans son histoire familiale, la figure intériorisée de sa mère que Flora avait largement réduite à une imago négative – et face à laquelle la fillette s'était construite dans une opposition acharnée et affirmée haut et fort – était aussi celle d'un corps marqué par une maladie grave que l'on avait cachée, croyait-on, à l'enfant. Un excès sensoriel inassimilable dans un corps vecteur d'angoisse dont la polysémie du signifiant « tante »/« tente » qui le désignait dans le rêve laissait entrevoir à fleur de peau/à fleur de mots le fantasme d'un risque de contamination mortelle. Les impulsions de négation/dénégation (*Verneinung*) (Freud, 1925) auxquelles se heurtaient la plupart de mes propositions de figurations traduisaient le désir inconscient de transformer en non-moi (Danon-Boileau, 2017) une ombre maternelle vicariante dans le Moi.

Troisième exemple : le fantôme de la trace

Dans le droit fil d'un dialogue fécondant entre écoute clinique, approfondissement de la notion de refoulement et théories de l'esthétique, il est intéressant de se référer à nouveau avec Jacques Press à la notion centrale dans l'œuvre d'Aby Warburg d'une *survivance* de formes disparues qui se réfractent dans un non directement perceptible des images de l'art et dans le présent de leurs rencontres.

Rencontrer chez un théoricien d'une autre discipline des propositions qui sont éclairantes d'un point de vue métapsychologique est toujours un vif plaisir de la pensée. Tel est le cas des deux significations de la notion de survivance chez Warburg. La première signification désigne une présence latente. L'image perçue/reçue s'apparente au bloc-notes magique ou au palimpseste dans lesquels l'effacement d'un premier tracé par des couches postérieures n'obture pas complètement la première écriture et l'ombre de

son geste. Nous sommes ici dans la conception classique d'un refoulé de la présentification opérée par l'image et dans le droit fil de la première topique.

La seconde signification attribuée à la survivance est différente. Elle réfère à un évidement au cœur de l'image dont la seule trace qui demeure est une marque pathique intrinsèque à son origine.

L'analyste contemporain instruit par l'expérience de mouvements transférentiels particuliers à certaines cures parlerait d'une résorption de traces mnésiques qui échappent à la dynamique du refoulement, mais dont l'effet d'affectation s'inscrit en négatif dans un discours pauvre en images et en affects.

Il s'agit de la survivance d'un effacement, un « fantôme » de la trace dirait Warburg, dans le discours du patient dont l'effet d'attraction inconsciente ne se révélera que progressivement, et à la condition chez le thérapeute de tolérer la présence pendant un temps indéterminé « d'un espace informe [...] où pourra prendre naissance la pensée d'un creux, d'un non-existant d'où pourra commencer l'existence » (Winnicott, cité dans Press, 2010, p. 26). Ces modalités d'une survivance de l'*informe* nécessiteront une modification de la technique de l'interprétation au profit d'une lente reconstruction de la trace. Il incombera à l'analyste de savoir reconnaître dans un négatif de la trace une « promesse de la cure, [et] d'une retrouvaille transformatrice qui métamorphose l'informe d'une disparition, en force vive » (Meschonnic, 2006, p. 388).

Depuis plus de vingt ans, Jacques Press s'attache dans ses écrits aux moments d'ouverture d'un espace potentiel où puisse se penser dans l'histoire du sujet une aphasie mnésique de l'ordre de ce que Derrida décrit comme « une expérience où *rien* » (1998-1999; nous soulignons). Quelque chose s'est inscrit qui s'est perdu. C'est grâce au travail transformationnel de son écoute que l'analyste aidera à ce que puisse progressivement se représenter chez son patient ce qui ne s'exprimait jusqu'alors que sous la forme d'une répétition figée et d'un perceptuel inscrit dans le soma et le corporel.

Janine est à la fin de la trentaine lorsqu'elle vient me consulter sur l'insistance d'un ami psychanalyste, et dans une situation d'urgence reliée à une conjoncture de sa vie privée d'une rare violence : ce qui m'amènera à la rencontrer dans un dispositif en face à face deux fois par semaine.

Dans les rencontres préliminaires peu de choses du passé émergent. Brumeux, aucun souvenir particulier, « de bons parents ». Rien à dire. Enfance heureuse. Bonne élève à l'école. Elle aimait l'école. Apparemment, Janine semble être sans mémoire d'avant le temps de l'école. Le motif majeur

de sa demande de consultation est l'omniprésence de larmes qui coulent en dépit d'elle-même et la couvrent de honte. Janine ne veut pas se « montrer *comme ça* ». Mais elle précise que si elle pleure, elle ne ressent ni tristesse, ni chagrin, ni colère. « Ça pleure ». Malgré elle. Les médecins généralistes consultés depuis deux ou trois ans lui ont tour à tour prescrit des antidépresseurs, mais la médication n'a rien changé. Janine a continué de pleurer sans pouvoir se retenir.

Lettrée, dotée de diplômes universitaires solides, Janine ne sait à peu près rien de la psychanalyse, hormis ce qui circule dans le discours social le plus commun. Elle lit. Beaucoup. Elle a toujours un livre à la main. Elle en avait un la première fois qu'elle est entrée dans mon bureau. Cela durera un certain temps. Janine vient à ses rencontres de psychothérapie accompagnée d'un livre. « Je lis pour me distraire », répondra-t-elle à une interrogation que j'avais cherché à partager avec elle sous la forme d'une phrase laissée en suspens : « Oui... la lecture pour vous... ? » J'entends immédiatement que la lecture a pour fonction chez elle de la « faire oublier », la lecture évacue le risque d'un contact avec elle-même.

La honte des larmes qui ne cessent de couler sur ses joues, Janine l'éprouve sans cesse dans nos rencontres. Peu à peu, elle parviendra cependant à dire : « vous m'avez appris – l'élève zélée en elle face à une enseignante qui lui indiquerait le chemin à suivre – que les “émotions négatives” ont de la valeur ». Elle « apprend » abstraitement que j'accorde une valeur positive à ce qu'elle souhaiterait faire disparaître d'elle. Mais elle est loin encore de chercher à investir d'où pourrait lui venir le désir de cette disparition.

Puis, après quelques mois, plutôt fière de cette capacité neuve d'un premier contact avec un éprouvé : « Je me suis vue agir pour éviter de penser, et de voir. J'ai vu que c'était de l'angoisse ! » La question de voir, de se voir et d'être vue, était incidemment cruciale chez cette patiente. Ce n'était pas de l'ordre de l'interdit, mais d'une image identificatoire blessée. Car Janine faisait silence complet sur son corps qui faisait d'elle au regard d'autrui quelqu'un de pas tout à fait comme les autres. Après des mois, la seule allusion qu'elle fera en passant à son corps sera sur le mode d'un mi-dire : « Vous comprenez bien que je ne voulais pas porter d'enfant ! » Un « agir de paroles » transférentiellement adressé à l'analyste (Donnet, 2005), dans lequel en l'occurrence, j'avais été prise à partie dans une injonction discursive à être solidaire du non-dire/mi-dire de ma patiente. Je me souviens de notre échange exemplaire. À sa remarque, j'avais souligné de manière interrogative : « Oui... ? » Et elle, tranchante dans sa réaction : « Non ! »

En apparence, Janine a tous les mots nécessaires et les moyens intellectuels pour exprimer ce qui lui arrive. Elle se veut sincère avec moi et s'applique à me rendre compte du détail factuel de ses journées. Elle a entendu dire que les psychanalystes s'intéressent aux rêves, alors elle note scrupuleusement les siens ou le peu qu'il lui en reste sur un carnet, et s'apprête à me les lire en séance, espérant de moi une interprétation automatique qui lui livrerait, avec la signification du rêve, l'origine de son symptôme, les larmes qui la mettent si mal à l'aise. Car ses rêves a priori « ne lui disent rien et ne réfèrent à rien ». Je ressens sa réticence à leur propos.

Puis Janine a eu la grippe; couchée seule dans son appartement pendant quatre jours avec de la fièvre, cette expérience l'avait secouée. Avec mon support, elle parviendra à livrer pour la première fois sous la forme d'une image l'auto-traduction d'un éprouvé syntone à ce qui m'apparaissait être son rapport depuis toujours à sa propre existence: « C'est comme une vaste étendue blanche. Un désert de neige. Je ne vois rien, il n'y a rien. Il ne se passe rien. » Suivront quelques séances plus tard, non pas tant un souvenir-écran, que quelques informations vagues et relatées sur un ton détaché, une neutralisation de l'affect, de toute évidence caractéristique de l'histoire de Janine et de son fonctionnement mental.

De cette narration se dégageait une atmosphère confuse dans une maison, puis une autre, et encore une autre, une série de déménagements peu ou jamais expliqués aux enfants, et surtout la sensation transmise d'une opacité à laquelle faisait écho le « rien de notable » dans les souvenirs infantiles de Janine. J'ai postulé que *quelque chose* s'était produit dans le contexte familial et était resté innomé. Ce n'était pas de l'ordre d'un événement repérable mais plutôt un effacement progressif qui me semblait avoir été celui de la mère de la patiente, sans que je puisse me faire une idée claire, ni de l'origine de cet effacement, ni de sa cause apparente. J'étais habitée par l'image d'une présence qui peu à peu s'éloigne. Une silhouette qui s'estompe. Un corps abandonné derrière soi. Un détachement désensibilisé. Un oubli feutré.

Pour Winnicott, de même que pour Jacques Press, les espaces psychiques lacunaires et les traces informes dans la mémoire du sujet nous mettent sur la voie d'un attachement à un objet maternel qui s'est inscrit en négatif. Il s'agit d'une sorte d'anti-mémoire chez un sujet fusionné dans une alliance identificatoire inconsciente à l'impossibilité qui fut jadis celle de la mère à traduire une douleur en elle murée.

Les larmes de Janine étaient donc l'avant-scène somatique et le signe proto-langagier d'une enclave mnésique. Elles étaient le mémorial d'un

interdit du penser qui ne se ressentait pas. Elles étaient la métonymie d'un corps qui refusait de se plaindre.

Je l'ai dit, ses larmes étaient pour elle une manifestation physique qu'elle ne parvenait pas à faire sienne. Et si elles étaient un attribut au sens du datif latin, « *mihi* », c'était un attribut honteux. Janine vivait ses larmes, la présence de ses enfants dans sa vie, son corps, comme autant d'événements incertains qui lui seraient arrivés dans une semi-extériorité. Quelque chose d'elle, et pas tout à fait d'elle, contre quoi elle ne pouvait rien.

Plus qu'une ultime supplique devant l'angoisse de sa propre disparition à laquelle l'intimait son ex-partenaire, elle voyait dans ses larmes un déficit narcissique et une marque de faiblesse au regard d'autrui; et en premier, dans le conflit de couple dans lequel elle avait abdicé d'avance face à un conjoint qui entendait la couper de leurs deux enfants et la soustraire de leurs souvenirs.

Peu à peu, en parallèle de nos rencontres, Janine se mit à choisir dans ses lectures des ouvrages écrits par des femmes, des filles, qui parlaient d'une mère qui s'était suicidée ou que l'on avait internée à l'asile. Elle fut étonnée de découvrir que ces lectures « ne lui faisaient pas horreur ». Davantage même, que « ça lui parlait confusément de sa mère ». Pour la première fois, après des années de mise à distance, Janine se mit à envisager de reprendre contact avec elle dans un désir naissant d'essayer de comprendre son histoire, moins paralysée à la pensée de se rapprocher physiquement de cette femme vieillissante, isolée de tous, et qui semblait vouloir se laisser couler seule dans la mort.

En miroir, sans être tout à fait en mesure de le ressentir, et encore moins de le formuler, Janine cherchait à se rapprocher de sa propre souffrance à la fois de fille et de mère, et de ce qui dans un premier mouvement, et dans une répétition inconsciente, avait été son assentiment passif, dans un automatisme de comportement et un vide de pensée, à se laisser annihiler par son ancien conjoint ainsi que par ses enfants qui eux-mêmes et à leur tour commençaient à refuser de la reconnaître comme leur mère.

Et qu'en est-il de la vie des mots dans l'écoute de l'analyste ?

Dans les méandres du dire en séance et dans les restes faits de mots, d'images ou de blancs de la représentation, Freud reconnaît en 1937 une mélancolie de l'objet primaire au cœur de la répétition. Les mouvements internes que convoque le travail de la cure sont au service de la réécriture progressive d'une empreinte de l'objet source de la pulsion qui dans ses multiples configurations de présence et d'absence est au fondement d'un appel-besoin de la psyché à la symbolisation. Appelons ce mouvement pulsionnel

« appel-besoin » d'un recours au langagier qui est l'enseignement même de l'enfant au *fort-da*.

Jacques Press reprend à son compte la métaphore du *fort-da* pour décrire ce qui saisit l'écoute de l'analyste dans les pulsations d'une pensée qui le relie à la fois à son patient et à sa propre psyché. Il écrit : « en mettant en forme la représentation qu'il se fait de la folie de l'autre – son analysant – [entendons la folie de l'inconscient], mais tout autant [en domptant] à travers cette mise en forme même, sa propre folie, [l'analyste joue] avec elle le jeu de la bobine » (Press, 2010, p. 4-5).

Toutefois il précise que dans l'interprétation qui saura sonner juste, de même que dans l'intelligence des concepts qui seront forgés en après-coup dans un effort de systématisation théorique, se révèlent « notre équipement très rudimentaire [...] pour penser les pensées, ainsi que la dérégulation et la perte, source d'une répétition au-delà du principe de plaisir où s'ancrent les fondements de notre organisation psychique » (Press, 2010). En soulignant chez le sujet-analyste les limites d'une écoute dans laquelle se conjuguent en lui à la fois un écart et une proximité entre sensibilité clinique féconde, pulsion de traduction-symbolisation et une résistance inhérente à sa conflictualité inconsciente intime, Press insiste sur l'intrication entre création vitalisante de notre appareil de pensée et affaissements et butées de la mise en pensée. La référence à l'action de déliaison de la pulsion de mort, telle que définie par Freud, est ici explicite.

Laurent Danon-Boileau se situe plus clairement du côté d'éros lorsqu'il évoque le ressort mobilisé dans l'écoute de l'analyste, « un ressort demeuré comme au tréfonds de la parole, [...] ressort poétique et prophétique qui permet d'agir sur l'auditeur, de le faire vibrer, de convoquer en lui des sensations qui feront *ensuite* venir les images, puis les mots pour les dire » (Danon-Boileau, 2007, p. 45 ; nous soulignons).

Cette sensibilité, celle de sa « troisième oreille », la plus proche du pré-conscient, rapproche l'analyste des poètes, des musiciens, des artistes visuels, dans leurs maniements des appareils de langage et leurs traductions singulières de l'essence cachée des sons, des images et des mots, et leur puissance de réminiscences. L'interlocution privilégiée de l'analyste avec tous ceux qui partagent avec lui l'énigme de l'émergence des signes depuis le début de l'histoire de l'humanité, systèmes de traductions pluri-langagières et supports de figuration et de narration, nourrira l'écoute qui sera prêtée au patient.

Certes, l'oreille du psychanalyste n'est pas pleinement l'oreille musicale, pas plus qu'elle n'équivaut tout à fait à l'œil du peintre ou du sculpteur, ou

à la plume de l'écrivain. Mais elle s'y apparente dans une rencontre de langues mêlées où résonnent, depuis les lallations jubilatoires du tout-petit, les multiples voies, éprouvés somatiques, affects, jeux symboligènes, fantasmes qui fonderont dans la psyché une mise en langage et un imaginaire. Ou au contraire qui déboucheront sur des impasses et obstructions dans la formation d'un *imagarisant* vivant.

Chez l'enfant non encore parlant, l'entrée dans le langage est à la fois écriture mnésique, trouvailles, pertes, et sublimation. De même la cure analytique est-elle un lent processus de réécriture psychique interne et de sublimation. Mais elle est aussi un processus que traversent les trouvailles/re-trouvailles inconscientes et les deuils.

En forme d'exergue à cette réflexion sur les souches germinatives dans l'inconscient de l'entrée dans les appareils de langage et leurs destins incertains chez le sujet, ou plutôt en guise de points de suspension, je laisserai la parole à Natasha Kanapé-Fontaine (2018), poétesse innue, originaire de la réserve indienne de Pessamit sur la Côte-Nord du Québec. Parole d'Innue, parole de femme qui nous atteint dans une concision au plus proche de la figuration des rêves, et on connaît le savoir conféré aux rêves dans la culture amérindienne.

« Les mots sont – les mots-son », dit Henri Meschonnic. Ce à quoi il ajoute : « la poésie est une histoire qui arrive à une voix, qu'on entend dans une voix » (2006, p. 429), ancrant dans cette juxtaposition phonétique « *les mots sont, les mots-son* », la corporalité primaire du corps des mots et du corps de la voix reliant entre eux signifiants et signifiés, et le retentissement de leurs multiples valences à l'oreille de qui les entend et les accueille. Le psychanalyste reconnaîtra aisément dans cette assertion une des caractéristiques maîtresses de son écoute du discours du patient.

Les deux très brefs poèmes que je citerai, je les nommerai, « complainte ». Car c'est bien dans le double mouvement imprimé par le graphe que dessinent les mots du poème, et dans leur vocalise, que résonne l'univers onirique que nous livre Kanapé-Fontaine (2018) : la mélodie lointaine d'une voix portée d'homme en homme, de femme en femme, et l'inscription d'un destin transmis de générations en générations. Un cordon ombilical de mères en filles où se transporte une mémoire en négatif.

Première complainte. Un hiéroglyphe

Je n'ai d'autre esprit
Que ce tronc d'arbre

Tombé
Un cri de corbeau

Deuxième complainte. Ode de la mélancolie

Nous sommes le chant inespéré
Des commères
Corneilles des cavités
Des ondes
Nous avons avalé les Rocheuses
Sous nos robes
Où nous submergeons
Les agressions
Les assauts
Nous sommes par où passent les morts

Isabelle Lasvergnas
ilasvergnas@gmail.com

Références

- Aulagnier, P. (1982) Condamné à investir. Dans *Un interprète en quête de sens* (p. 239-263). Presses universitaires de France.
- Aulagnier, P. (1984). *L'apprenti-historien et le maître-sorcier*. Presses universitaires de France.
- Danon-Boileau, L. (2007). La force du langage. *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, 82, 19-100.
- Danon-Boileau, L. (2017). *Le non-moi: entre stupeur et symptôme*. Gallimard.
- Danon-Boileau, L. (2022). *Dans les plis du langage. Raisons et déraison de la parole*. Odile Jacob.
- Derrida, J. (1998-1999). *Le parjure et le pardon. Volume II: Séminaire 1998-1999*. Seuil, 2020.
- Donnet, J.-L. (2005). *La situation analysante*. Presses universitaires de France.
- Donnet, J.-L. (2007). Entre l'agir et la parole, *Revue française de psychanalyse*, 71 (5), 1567-1577.
- Freud, S. (1925). La négation. Dans *Œuvres complètes VII* (p. 165-171). Presses universitaires de France, 1992.
- Freud, S. (1937). L'analyse finie et l'analyse sans fin. Dans *Résultats, idées, problèmes. Tome II* (p. 231-268). Presses universitaires de France, 1998.
- Kanapé-Fontaine, N. (2018). *Nanimissuat, Île-tonnerre*. Mémoire d'encrier.
- Knape, J. (2008). Les formules du pathos selon Aby M. Warburg. *Littérature*, 149, 56-72.
- Lacan, J. (1948). L'agressivité en psychanalyse. *Revue Française de Psychanalyse*, 120 (2), 367-388.
- Lasvergnas, I. (2017). L'abîme des mots. Dans L. Grenier (dir.), *Lettres du divan* (p. 133-139). Liber.

- Meschonnic, H. (2006). *La rime et la vie*. Gallimard.
- Press, J. (2010). *La construction du sens*. Presses universitaires de France.
- Scarfone, D. (2014). L'impassé, actualité de l'inconscient. *Revue française de psychanalyse*, 78 (5), 1357-1428.
- Treton, D. (2011). La lalalangue. *Insistance*, 1 (5), 163-169.
- Winnicott, D. W. (1971). La crainte de l'effondrement. Dans *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* (p. 205-216). Gallimard, 2000
- Zaltzman, N. (2006). L'impact des mots. *Topique*, 96 (3), 85-91.